

Pierre-André Taguieff : La nouvelle judéophobie

Pierre-André Taguieff est philosophe, politologue et historien des idées. Il est né à Paris le 4 août 1946. L'essentiel de son œuvre (déjà importante) est consacré à une réflexion sur la question du racisme et plus spécifiquement parfois sur celle de l'antisémitisme, notamment avec ses livres sur *Les Protocoles des Sages de Sion, Faux et usages d'un faux* (Paris, Berg International, 1992, 2 tomes), *L'Antisémitisme de plume 1940-1944* (en 1999, toujours chez Berg International) et, en début de cette année, comme nous venons de l'annoncer, *La nouvelle judéophobie*.

L'auteur soutient dans son ouvrage la thèse qu'on peut « *aujourd'hui observer, en Europe et (...) dans l'ensemble des pays musulmans (...) l'apparition d'une vague de judéophobie qui n'a pas de précédent depuis la période post-nazie* » (p. 19) et que le néo-totalitarisme islamiste « *pourrait bien (...) annoncer, à travers ses appels à la 'guerre sainte', une nouvelle ère de massacres au nom de la cause sacrée* » (p. 222) ; le peuple juif, même s'il est tout particulièrement concerné par ce péril, n'est, par ailleurs, pas le seul : « *'impies' ou 'mécristants', mais aussi 'singes' et 'porcs', représentent une nouvelle variété de l'ennemi absolu traité comme une catégorie d' 'insectes nuisibles' (Lénine) dont il faut d'urgence débarrasser le monde* » (p. 222). C'est en ce sens que la « *cause sacrée de l'extirpation du mal est célébrée comme une mission de nettoyage de l'espèce humaine* » et « *que l'imaginaire de la 'guerre sainte' se confond avec celui de la purification rédemptrice* » (p. 222) : « *au coeur de cette nouvelle vision totalitaire, il y a un projet d'épuration radicale, fondé sur une volonté de contrôle total, de totale normalisation islamiste* » (p. 223).

En opposition à ce déferlement de haine, dont les premières victimes sont, par ailleurs, les musulmans, notamment les 130 000 victimes algériennes massacrées par des islamistes formés pour la plupart en Afghanistan, Pierre-André Taguieff cite ici avec justesse *Si c'est un homme* de Primo Lévi : « *Je dois avouer que face à certains visages, à certains vieux mensonges, aux manœuvres de certains individus (...), à certaines indulgences et connivences, la tentation de la haine se fait sentir en moi, et même violemment. Mais je ne suis pas un fasciste (...), et le désir de justice l'emporte en moi sur la haine* » (p. 231).

C'est pour cela que, selon Taguieff, il faut être très vigilant, notamment par rapport à « *ce qui menace (le) légitime et respectable combat* » (p. 223) des protagonistes de la lutte anti-impérialiste et de l'anti-mondialisation (gauchisme, anarchisme, tiers-mondisme, mouvance néo-chrétienne humanitaire, écologisme, etc.), à savoir - et cela constitue leur point d'aveuglement - le risque « *d'ouvrir une voie royale à l'illusion islamiste* » (p. 223) en jouant

malgré soi le jeu des « régimes dictatoriaux ou réactionnaires-ploutocratiques » (p. 16) du monde arabe.

« Rien n'est éradicable en l'homme », est-il rappelé à la page 233 de son livre. Mais cela n'empêche pas les hommes de rêver. « *I have a dream* », énonçait un jour un certain pasteur devant une foule subjuguée. Et quel est celui de Pierre-André Taguieff ? Celui de « *parier en faveur d'un monde possible où la haine n'aurait pas le dernier mot* », parce que « *l'amour reste notre utopie. L'amour marié à l'intelligence* » (p. 234). Notamment en étant partisan d'une solution politique au conflit israélo-palestinien « *fondée sur le principe de la coexistence de deux Etats indépendants, l'israélien et le palestinien (qui reste à créer) – susceptible de se confédérer dans l'avenir -, le retour de l'Etat d'Israël à ses frontières de 1967 (avec la clause du partage de Jérusalem), la fin de l'occupation de la Cisjordanie et de la bande de Gaza, et le démantèlement des colonies juives* » (p. 23). Renvoyant à Spinoza, qu'il cite en exergue de son livre, Pierre-André Taguieff pense lui aussi que la « *haine est accrue par une haine réciproque et peut, au contraire, être détruite par l'amour* » (*Ethique*, livre III, proposition 43) et c'est en ce sens qu'il énonce qu'« *il s'agit avant tout de restaurer (?) ou d'instaurer une confiance réciproque entre Israéliens et Palestiniens* » (p. 24) et qu'il considère donc « *l'échec du processus de paix (...) comme provisoire, et le rapport Mitchell (publié le 21 mai 2001) comme ouvrant la voie à une relance des négociations* » (p. 24).

Abondant dans ce sens, le conseil de sécurité de l'O.N.U. vient d'adopter ce mois de mars une résolution - saluée par les deux partis - offrant la vision d'un Proche-Orient pacifié où deux Etats, Israël et la Palestine, vivraient côte à côte dans des frontières sûres et reconnues, réaffirmant ainsi la position de la résolution de 1947 ; par ailleurs, le Prince héritier Abd Allah d'Arabie Saoudite a proposé à Israël une reconnaissance de tous les Etats arabes en échange d'une restitution des territoires occupés depuis 1967, réitérant par là même l'offre déjà incluse dans le postulat d'Oslo et de Madrid.

La montée en violence de la situation actuelle ne contredirait en rien l'espoir d'arriver à une solution du conflit, si l'on en croit Elias Sanbar, directeur de la *Revue d'études palestiniennes*, invité le samedi 23 mars de cette année à l'émission sur *France Culture* d'Alain Finkielkraut intitulée *Répliques*, qui faisait lucidement remarquer à son interlocuteur que « *parfois l'histoire avance par le pire* » et que « *les choses sont d'autant plus violentes que l'épilogue est proche* ». « *Optimiste inquiet* », comme il se définit lui-même, Elias Sanbar, *homme de bonne volonté*, comme Pierre-André Taguieff, montre qu'inquiétude ne rime pas nécessairement avec désespérance et qu'optimisme n'est pas obligatoirement synonyme de naïveté.